



Le Monde des Livres



Marie Darrieussecq parie sur l'humanité

Dans « La Mer à l'envers », Rose, la quarantaine en crise, vient en aide à un migrant, Younès. L'écrivaine livre un texte subtil et grave, vivant et drôle

Marie Darrieussecq, à Paris, en 2017.
PATRICE NORMAND/LESTRA

RAPHAËLLE LEYRIS

Rose tangué, bercée par la houle. Sur un paquebot de croisière gigantesque — « Douze étages, trois cents mètres de long, quatre cents étres humains » —, voguant en Méditerranée, Rose titube un peu, sous l'effet des vagues et, parfois, des boissons du bar. Cette psychologue quadragénaire et parisienne hésite à quitter son mari ou à rester avec lui pour partir s'installer, comme ils l'ont prévu, dans son village natal de Clèves; elle ne sait pas s'il faut profiter de l'irréelle douceur de l'air ou se laisser gagner par « l'angoisse climatique » que cette anomalie, en plein hiver, fait naître.

Sur le bateau, mais plus encore après, de retour à Paris, puis après avoir (finalement) déménagé à Clèves, Rose, surtout, hésite à propos de la conduite à tenir avec Younès, le garçon nigérien recueilli par le navire touristique avec d'autres migrants croisés une nuit alors qu'ils faisaient naufrage. Elle lui a laissé le téléphone de son fils, grâce auquel il la contactera arrivé à Paris, puis à Calais, d'où il espère passer en Angleterre. Avec lui, elle hésite entre passivité et engagement, inaction et héroïsme ordinaire.

Du plutôt, la protagoniste de *La Mer à l'envers* oscille de l'une à l'autre, et c'est ce qui rend le nouveau livre de Marie

Darrieussecq si intéressant à tous les niveaux: littérairement riche, politiquement ni dans le surplomb ni dans la résignation — aussi tâtonnant que Rose, et nombre de lecteurs avec elle. L'oscillation est du reste le grand mouvement à l'œuvre chez l'écrivaine depuis *Truismes* (publié, comme tous ses livres, chez POL, 1996): ce premier roman dépeignait moins la métamorphose de la narratrice en truie, ainsi qu'on le résume si souvent, que son aller-retour entre les états humain et porc. Le deuxième, *Naissance des fantômes* (1998), se construisait sur l'alternance entre absence et présence, appelée à devenir un motif central de ce travail hanté par les apparitions et les disparitions, où la mer et son ressac sont omniprésents et impudent leur tempo (*Le Mal de mer*, 1999; *Précisions sur les vagues*, 2008).

L'écrivaine parvient à dire en quelques mots les pensées de son personnage et à faire entendre dans le même mouvement le bruit de fond de l'époque

Ainsi, Rose va d'élan en moments d'accablement, de grandes bouffées de courage en instants de pusillanimité. Elle s'admoneste: « Du nerf. » C'était aussi ce que se répétait Viviane, la narratrice du dystopique *Notre vie dans les forêts* (2017), empruntant l'expression à un titre de Robert Pinget (Ménuit, 1990), où un personnage peinait à écrire — « Re-commence, renonce, recommence. »

Dans *Notre vie...* (né du travail préparatoire pour *La Mer à l'envers*, lire page 2), il était question d'une humanité en voie d'extinction, mais aussi de la possibilité de la sauver dans ce qu'elle a de spécifique, de non robotisable, ce qui inclut la solidarité comme la lâcheté, et une infinie palette de sentiments entre les deux. Cette humanité est au cœur de *La Mer à l'envers*, texte formidablement subtil, qui parvient à injecter beaucoup d'humour et d'apparente simplicité à la gravité des thèmes qu'il brasse (« les migrants » et la manière dont on les traite, l'avenir de la planète ou encore l'état de la France, pour le dire vite).

On doit ce miracle aux phrases de Marie Darrieussecq, le plus souvent courtes, voire très courtes, et cependant capables de charrier tant de choses. Le récit est à la troisième personne, mais l'on reste en permanence au plus près de Rose. L'écrivaine parvient à dire en quelques mots les pensées de son personnage, ses sensations, ses émotions et ses hésitations, à orchestrer la progression de l'intrigue et à faire entendre dans le même mouvement le bruit de fond de l'époque et ses non-dits. Tout en glissant, en douce ou à grands traits, le regard ironique, mais surtout pas cynique, de l'auteure.

Cette ironie, elle l'exerce avant tout à l'encontre des clichés, son obsession, comme l'annonçait d'emblée le titre même de *Truismes*. Que dit le langage de notre expérience? Comment les mots, et notamment les lieux communs, énoncent-ils la réalité et, en retour, la façonnent-ils? Quelles sont les conséquences



LIRE LA SUITE PAGE 2

45
LITTÉRATURE
► Cécile Coulon, Yael Pachet, Javier Marías, Richard Wagamese

67
DOSSIER
► Autour de « Barbarossa », de Jean Lopez et Lasha Otkhmezuri, le grand livre d'histoire de la rentrée



8
HISTOIRE D'UN LIVRE
► « La Clé USB », de Jean-Philippe Toussaint

9
ESSAIS
► Laurent Jeanpierre tourne autour des « gilets jaunes »

10
CHRONIQUES
► LE FEUILLETON
Camille Laurens voit bleu avec Maggie Nelson

12
RENCONTRE
► Laurent Binet, l'esprit ironique



LES ROMANS DE LA RENTRÉE SEUIL

Kaouther Adimi
Bernard Chambaz
Julien Decoin
Rae DelBianco
Patrick Deville
Éric Faye
Paolo Giordano
Josselin Guillois
Myriam Leroy
Vincent Message
Max Porter
Marin Tince

SEUIL
UNE LITTÉRATURE POUR NOTRE TEMPS